



Genre

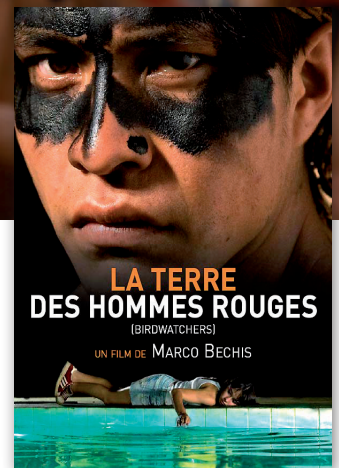
Fiction, drame

Adapté pour les niveaux

À partir de la 2nde

Disciplines concernées

EMC · Portugais · Histoire · Géographie · Philosophie



Un film de **Marco Bechis**
Italie-Brésil · 2008 · 106 mn

Nádio, chef d'une tribu guarani, décide de reprendre les terres de ses ancêtres, aujourd'hui aux mains des grands propriétaires terriens. Indiens et Blancs, deux mondes qui s'observent et s'affrontent à armes inégales. Oswaldo, apprenti chamane, est troublé par la fille d'un riche fermier...

Avec **Abrísio da Silva Pedro** (Oswaldo), **Ademilson Concanza Verga** (Ireneu), **Fabiane Pereira da Silva** (Maria), **Alicélia Batista Cabreira** (Lia), **Ambrósio Vilhava** (Nádio), **Claudio Santamaría** (Roberto), **Chiara Caselli**, **Leonardo Medeiros**, **Matheus Nachtergaele...**

La Terre des hommes rouges

Au moins 5 millions de personnes vivaient au Brésil lorsque les Européens débarquèrent en 1500. Cinq siècles de meurtres, maladies et exploitation ont décimé ces populations indigènes. Les Indiens Guarani-Kaiowá luttent pour leur survie encore aujourd'hui...

L'histoire d'une lutte pour la dignité humaine, celle des Guarani-Kaiowá, peuple amérindien du Brésil. Marco Bechis relate crûment leur lutte courageuse pour se libérer d'une oppression séculaire. C'est l'histoire d'une « retomada », littéralement une reprise de terres. Un mouvement indigène qui s'amplifie aujourd'hui et se heurte aux grands propriétaires terriens considérant que « si peu d'Indiens n'ont pas besoin d'autant de terres ». Dans un univers d'incompréhension et de violence, des destins se croisent. Indigènes et Blancs sont dans un face à face tendu mais parfois dépassé. Marco Bechis réalise un film quasi documentaire, défendant le point de vue des Amérindiens, incarnés par de remarquables acteurs guaranis, qui tiennent leur rôle de fiction tout en restant eux-mêmes. Malgré la logique

meurtrière de la tragédie classique à laquelle ce film se rattache, la fin reste ouverte. Car il y a aussi la jeunesse, sa candeur et son audace malgré les amours impossibles : à hauteur d'adolescent, on suit un jeune indien écartelé entre son attachement aux rites traditionnels, la nécessité de survivre dans le monde moderne et sa découverte du sentiment amoureux. Le cri du jeune chamane Oswaldo clôt le film. Un cri pour hurler la détresse des Amérindiens violemment dépossédés de leur terre et de leur histoire. Mais aussi un cri de vie, un cri de lutte, un cri pour l'avenir. Comme il l'a déclaré en conférence de presse à Cannes, Marco Bechis veut émouvoir les *fazendeiros*. Un pari improbable sur l'humain pour que les tropiques n'aient pas l'absolue destinée à rester tristes. ♪

La lutte des Guarani Kaiowas pour leur terre

L'action du film se déroule à Dourados, dans le Mato Grosso do Sul, État du centre-ouest du Brésil où vit la majorité des Amérindiens Guarani-Kaiowá, le « peuple de la forêt ».

Les Guarani sont 50000, répartis dans sept États du Brésil, ce qui fait d'eux la population indigène la plus nombreuse du pays. D'autres groupes guaranis vivent sur les terres voisines du Paraguay, d'Argentine, de Bolivie, d'Uruguay, et représentent un total d'au moins 80000 locuteurs de la langue guarani en Amérique du Sud.

XVI^{ème}-XVIII^{ème} SIÈCLES, ENTRE CONQUÊTE ET MISSIONS JÉSUITES

Comme toutes les tribus de la forêt tropicale, les Guarani pratiquaient l'agriculture sur brûlis : manioc, maïs, haricot, tabac. Ils produisaient d'importants surplus que complétaient les ressources de la cueillette, de la pêche et surtout de la chasse. De grandes maisons collectives formaient un village, chacune de ces grandes maisons pouvant abriter plusieurs familles. Les Guarani constituaient le groupe le plus au sud de la famille Tupi. Lorsque les Européens s'installèrent à partir du XVI^{ème} siècle, les Guarani étaient en expansion vers l'intérieur des terres, dans les bassins du fleuve Parana et de son affluent le Paraguay. Ils furent encadrés par les missions jésuites dans les « réductions », une expérience coloniale qui se voulait humaniste mais qui fut brutalement arrêtée par les Espagnols et les Portugais en 1750.

AU TOURNANT DU XX^{ème} SIÈCLE, LA PRESSION DU FRONT PIONNIER

Le Mato Grosso do Sul est devenu un front pionnier à la fin du XIX^{ème} siècle, après la guerre du Paraguay (1870). En 1943, le président Vargas créa la Colonie Agricole Nationale de Dourados. L'État brésilien obligea les Guarani-Kaiowá à résider dans 8 réserves de petite superficie, les privant ainsi de leurs terres ancestrales. La forêt fut déboisée, les terres cadastrées et vendues à des fermiers qui ont d'abord fait de l'élevage extensif (viande et lait). Puis, la culture du soja s'est imposée dans les années 1970-80. Depuis les années 2000, le Mato Grosso do Sul est rentré dans le cycle de l'éthanol, bio-carburant produit à partir de la canne à sucre dont le Brésil est le premier producteur mondial.



Carte du Mato Grosso au Brésil.



« La lente conquête du Brésil », carte issue de l'article « Et Cabral découvrit le Brésil » publiée dans *Les Collections de L'Histoire* n°63 « Le Portugal, l'empire oublié » (juin 2014) / Légendes Cartographie.

Pour les Guarani-Kaiowá, la terre et la forêt dont ils ont été spoliés sont à l'origine de toute vie. Certains ont commencé à se réinstaller sur leurs terres ancestrales dans les années 1980, soumis à des manœuvres d'intimidation et des expulsions forcées. En 2003, Marcos Veron, leader Guarani-Kaiowá de renommée internationale, a été frappé à mort par les hommes de main d'un fermier local parce qu'il avait dirigé la réoccupation, la « retomada » de la terre ancestrale de son peuple.

AUJOURD'HUI, LA LUTTE POUR LA SURVIE

Aujourd'hui, plus de 27000 Guarani-Kaiowá survivent dans les réserves du Mato Grosso do Sul, sans emploi ni éducation. Ils n'ont toujours pas accès à la terre ni à leurs moyens de subsistance traditionnels. La forêt a presque disparu. Ils sont contraints de travailler comme saisonniers dans les champs de canne à sucre. Ils sont la cible d'un racisme virulent entretenu par les grands fermiers et les politiques au pouvoir, soutenus par le lobby « ruraliste ».

Face à l'absence persistante de réponse à leurs réclamations concernant la démarcation de leurs terres ancestrales, plusieurs groupes ont fini par s'installer hors des réserves, dans des habitats précaires faits de bois et de bâches plastiques situés le long des routes ou sur les terres revendiquées.

Les conditions de vie y sont insalubres : malnutrition, manque d'accès à l'eau et aux soins. Ces habitats sont attaqués par les hommes de main des *fazendeiros* et les leaders indigènes sont assassinés. Ces dernières années, des centaines de Guarani, hommes, femmes, enfants, ont succombé à une mort violente. L'espérance de vie des Guarani-Kaiowá est de 46 ans. L'ONG CIMI dénombre 41 assassinats de Guarani-Kaiowá en 2014, tandis qu'une autre, Survival, fait état d'un taux de suicide très élevé, particulièrement chez les jeunes : 25 suicides par an en moyenne entre 2003 et 2010, 15 fois plus que la moyenne brésilienne.

Sur la terre des Guaranis

LES GUARANIS ACTEURS DE LEUR PROPRE RÔLE

La musique baroque du XVII^{ème} siècle du film fait référence aux missions jésuites. Dans son film **Mission**, Roland Joffé a décrit ce moment de l'histoire guarani, c'est-à-dire la grande révolte des Amérindiens contre les forces espagnoles et portugaises, venues en 1750 pour liquider ces missions, considérées comme néfastes à l'autorité des deux monarchies impériales. **Mission**, Palme d'or à Cannes en 1986, dépeint de manière grandiose l'utopie jésuito-guaranie d'une colonisation douce. Mais cette œuvre présente une perception européenne de la réalité amérindienne. Les Guaranis y font essentiellement de la figuration, passent pour de grands enfants à éduquer se fondant sans difficulté dans la mission évangélique, entretenant le mythe du « bon sauvage ». Le réalisateur brésilien Silvio Back dans son documentaire **La République Guarani** (1981) démonte bien les rouages d'une colonisation idéologique des indigènes et rattache les réductions jésuites au grand mouvement de prédatation européenne.

« Dans **Mission**, les autochtones colombiens Waunana qui ont joué le rôle des Guaranis, étaient toujours à l'arrière-plan, derrière les personnages principaux joués par Robert De Niro et Jeremy Irons. Dans mon film, je voulais inverser ce cliché en donnant aux indiens les rôles principaux et en gardant les acteurs professionnels à l'arrière-plan » explique le réalisateur Marco Bechis. Les acteurs et actrices viennent tous des réserves des alentours de Dourados. Les acteurs « Blancs », pourtant d'une notoriété assez grande, s'effacent devant les véritables héros du film : les Guaranis.

Ambrosio Vilhalva explique à Marco Bechis comment ses plumes lui permettent de traiter d'égal à égal avec les hommes blancs cravatés.



La jeune Maria, exaspérée par les discours naturalistes de sa mère sur les « Indiens ».



Le cacique Ambrosio Vilhalva, assassiné en 2013 en héros de la cause guaranie, joue ici son propre rôle, sans concession, en livrant au spectateur un personnage complexe, pétri de forces et de faiblesses.

DÉPASSER LES STÉRÉOTYPES SUR LES AMÉRINDIENS

C'est la scène d'ouverture du film : les « Indiens » vus par les touristes, comme dans une représentation de zoo humain. Avec tous les stéréotypes : la nudité, les arcs et les flèches, la vie arboricole, les cris d'animaux... Mais au moins ce sont de véritables Guaranis.

Cette question de la cohérence des acteurs Amérindiens avec les populations qu'ils sont sensés incarner est aussi un des thèmes du film **Tambien la Lluvia (Même la pluie)** car la production y emploie des Amérindiens Quechuas des Andes pour tenir le rôle des Taïnos des Caraïbes. La jeune stagiaire chargée du making-off s'amuse de façon un peu gênée de ce contresens postcolonial mais le réalisateur balaie sa remarque : « Ils sont Indiens, non ? Et puis, ils parlent tous l'espagnol ». Une dénonciation des manières de faire des grandes productions qui maintiennent le spectateur dans une sorte d'igno-

Alicelia Batista Cabreira raconte les souvenirs reçus de sa grand-mère qui a connu l'époque d'avant les défrichements, la vie dans la forêt.



rance en donnant une vision stéréotypée et indifférenciée de « l'Indien » (cf. Ciné-Dossier sur **Même la pluie**). Ici rien de tel. Pas de vision idyllique, ni d'exotisme. Une caméra à l'œil quasi ethnologique, filmant au plus près des personnages qui n'en apparaissent que plus forts dans leur différence, dans leur singularité culturelle. Et qui restent humains au sens le plus universel : un chamane en apprentissage peut avoir des écarts de conduite. Le duo d'acteurs qui incarne le vieux et le jeune chamane est assez savoureux : une relation de maître à élève classique, qui prête à sourire quand le conflit des générations s'invite. Étant donné qu'un chamane ne peut être filmé lorsqu'il prie, Atanás, chamane de la tribu Guarani-Kaiowá, a suggéré un interprète parmi les hommes âgés. Mais il a aussi tenu à participer au film par un petit rôle de figurant.

On est loin des films sur le chamanisme initiatique révélant à l'homme ses capacités et ses limites, comme dans **L'Étreinte du serpent** de Ciro Guerra (2015).

« Tu leur as dit qu'ils mangeaient les humains ? » autre stéréotype tenace... La jeune Maria n'en peut plus de voir sa mère tenir des discours naturalistes sur les « Indiens », organiser de fausses rencontres sur la rivière avec de pseudo « sauvages » et donner l'impression qu'elle veut les aider parce qu'elle emploie une servante amérindienne. Alors la jeune insolente place sa mère face à son hypocrisie mercantile et à sa fausse bonne conscience.

Comme l'écrit Montaigne : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » (*Essais, Des Cannibales*). Encore faut-il connaître les véritables usages de l'autre.

Du génocide au renouveau des Amérindiens ?

Clairvoyant, Montaigne écrit dans ses *Essais* en 1595 : « Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour le commerce des perles et du poivre : méprisables victoires. »

UNE CULTURE DE LA SOUS-HUMANISATION

En 1520, 90% du peuple Taïno a disparu des Antilles témoigne Las Casas. Si le choc microbien en est responsable pour une large part (grippe, rougeole, variole), la violence de la conquête a provoqué une véritable catastrophe démographique, sensible dès le milieu du XVI^e siècle. D'une population de plus de 50 millions d'habitants en 1492, le Nouveau Monde n'en comptait plus que 8 millions en 1650. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'Amérique latine retrouve son niveau démographique du XV^e siècle.

En 1998, à Tegucigalpa au Honduras, un tribunal réuni par le Conseil civique des organisations populaires et indiennes jugea symboliquement Colomb coupable de génocide et d'avoir été « l'instigateur du plus grand holocauste contre l'humanité ». Mais la définition du crime de génocide par la Convention de 1948 implique l'intention manifeste de détruire, ce qui n'est pas évident partout et tout le

temps dans le cas de la conquête de l'Amérique latine. La question reste posée de l'intention exterminatrice de Colomb, des Conquistadors et des colons qui les ont suivis. Le débat se conclut de manière assez unanime. Pierre Clastres (*De l'ethnocide*, 1974) considère que « dès la découverte de l'Amérique en 1492, se mit en place une machine de destruction des Indiens. Cette machine continue à fonctionner là où subsistent, au long de la grande forêt amazonienne, les dernières tribus "sauvages" ».

Selon Denis Crouzet (*Christophe Colomb*, 2018), s'il y a eu génocide « c'est qu'une culture de la prédation et de la sous-humanisation des Indiens a prévalu dans l'imaginaire espagnol ». L'historien anglais Mark Levene (*The american genocide*, 2016) estime « qu'il n'y aurait pas eu un projet génocidaire castillan délibéré mais que le résultat équivaut à un génocide effectif ».

L'historien américain David Stannard (*American Holocaust*, 1992) affirme que « la destruction des Indiens a été le plus important génocide de l'histoire de l'humanité (...), les Américains du Nord prenant la suite des Espagnols dans la mise en œuvre de la stratégie d'extermination. Il s'agit d'une boucherie à très grande échelle spatio-temporelle, qui se poursuit actuellement avec la colonisation brésilienne en Amazonie ».

DU GÉNOCIDE À L'ETHNOCIDE ET À L'ÉCOCIDÉ

Estimée selon les auteurs de cinq à dix millions au XV^e siècle, la population amérindienne du Brésil est actuellement réduite à neuf cent mille personnes. « Au moins un million et demi d'Indiens ont été exterminés à chaque siècle (...) véritable génocide au ralenti. Au Brésil le XX^e siècle a marqué une violente accélération de ce processus de destruction systématique des peuples indiens : de 1900 à 1957, quatre-vingt-sept ethnies ont disparu. Depuis 1970, 45 % des Indiens Parakana sont morts, 70 % des Gavioes, 60 % des Kreen Akarore ». (Bruce Albert, le *Monde Diplomatique*, 1980) Aracy Lopes da Silva (*Indios*, 1988) rapporte qu'en plein milieu du XX^e siècle, des villages d'Indiens Xavante du Mato Grosso furent la cible de petits avions qui parachutaient des « cadeaux » infectés de germes de la grippe et de la rougeole.

Dans le dernier chapitre de sa *Chronique des Indiens Guayakis*, publiée en 1972, Pierre Clastres évoque leur fin inéluctable selon lui : « Épaves désespérées d'avoir eu à quitter leur préhistoire, jetés qu'ils furent en une histoire qui ne les concernait que pour les abolir (...) juste une page de plus au monotone recensement – avec dates, lieux et chiffres de plus en plus précis – de la disparition des dernières tribus indiennes (...) Peu importe d'ailleurs leur nombre, s'ils sont de toute façon condamnés, eux et les autres. L'entreprise, inaugurée à la fin du XV^e siècle, touche maintenant à sa fin ; un continent entier aura été débarrassé de ses premiers habitants et ce Monde pourra bientôt, à juste titre se proclamer Nouveau ».

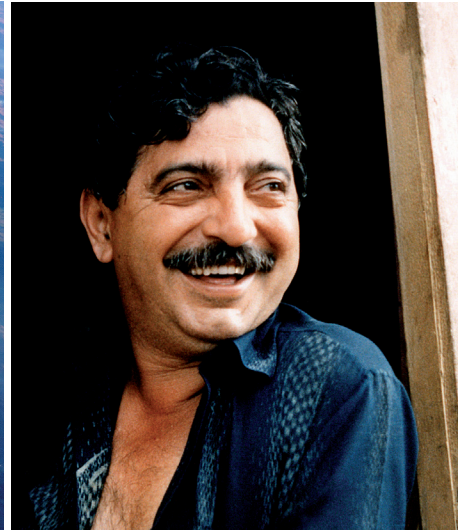
C'est la négation de la différence qui est porteuse d'un projet de réduction de l'autre. Les politiques de relégation dans des réserves exiguës forçant les Amérindiens à abandonner leur mode de vie traditionnel ou l'assimilation dans une sorte de métissage forcé relèvent d'un ethnocide : créer les conditions de la destruction systématique des modes de vie et de pensée des Amérindiens.

Une famille guarani capturée par des chasseurs d'esclaves. © Jean-Baptiste Debret.





Une image de la déforestation au Mato Grosso.



Chico Mendes, leader des militants pour les droits des seringueiros, assassiné sur ordre d'un riche propriétaire terrien

En somme, le génocide assassine les peuples dans leurs corps, l'ethnocide les tue dans leur esprit. Les généraux-ministres de la junte militaire pouvaient déclarer sans vergogne en 1976 que « dans les trente prochaines années, au maximum, tous les Indiens qui vivent au Brésil seront parfaitement intégrés dans notre société », ou encore que « l'Amazonie sera seulement nôtre quand elle sera peuplée par des Brésiliens convaincus et non par des Indiens sans nationalité ».

L'historien américain Alfred Crosby (*The Columbian Exchange*, 1972) est à l'origine du concept d'écocide selon lequel les écosystèmes préexistants à l'arrivée des Européens n'ont pas résisté aux effets de l'invasion espagnole. Cette destruction de l'écosystème indigène et son remplacement par un écosystème de plantation participe à la disparition des populations amérindiennes. Ce massacre écologique accompagne le génocide humain et parfois en est l'instrument, ainsi qu'on le constate dans la déforestation de la forêt amazonienne encore de nos jours. Pour les peuples amérindiens ce saccage de l'écosystème aborigène s'incarne dans les figures associées du chien, du cheval et de la vache.

« Le jaguar nous attaque mais c'est notre frère, le cobra nous attaque mais c'est aussi notre frère, la vache occupe nos terres, c'est notre ennemie, il ne faut pas en manger », résume ainsi le vieux chamane dans le film.

LE RÉVEIL AMÉRINDIEN DANS LE BRÉSIL ACTUEL

Cette situation dramatique a été dénoncée au Brésil dans les années 80, au moment des luttes démocratiques. Cette période correspondait aussi à l'accentuation de la déforestation des savanes du Mato Grosso et de la forêt amazonienne, contre laquelle militaient tous les mouvements écologistes dans le monde (assassinat de Chico Mendes en 1988), ce qui permit de médiatiser au niveau international la « question indienne brésilienne ».

Dans le Brésil redevenu démocratique avec la Constitution de 1988, les Indiens retrouvent une place juridique grâce à la « démarcation » de leurs terres. Mais cette nouvelle possibilité d'exister leur est fortement contestée par les acteurs économiques de l'exploitation des terres amazoniennes. Leur combat rejoint parfois celui des paysans sans terre. On assiste au réveil des tribus indiennes qui posent leurs revendications et affirment leurs droits ; une plus grande visibilité dans les médias (Sting et le chef Raoni), notamment au cinéma (*La Forêt d'émeraude*, John Boorman, 1985), leur permet de revendiquer leur mode de vie comme une alternative au modèle dominant. Cette démarche est fortement appuyée par les mouvements altermondialistes qui voient le jour au Brésil avec le forum social mondial de Porto Alegre (2001). Grâce à l'action de la FUNAI et à la

Constitution de 1988, près de 900 000 Indiens (305 peuples) disposent de 13,8% du territoire national. Ce pourcentage s'élève à plus de 20% dans la région Nord (l'Amazonie), mais reste très faible dans d'autres États du Brésil, notamment au Mato Grosso do Sul comme dans tous les États du centre et du littoral.

Les tensions et les violences se généralisent autour de la question de la démarcation des terres indigènes. C'est dans ce contexte que Jair Bolsonaro a déclaré, alors en campagne électorale au début de l'année 2018 : « Pas un centimètre de plus pour les Indiens », les qualifiant ensuite de « bons à rien » dans son discours. Le nouveau président brésilien a annoncé un programme de mise en valeur minière, énergétique ou agricole de terres indiennes pourtant situées dans des réserves officiellement démarquées en Amazonie, et malgré l'opposition de leurs habitants.

Une reprise démographique des peuples amérindiens est observée presque partout, lié à la politique de développement humain menée par la FUNAI auprès de ces populations, leur apportant une meilleure alimentation, un meilleur état sanitaire et l'accès à l'eau potable.

SÉQUENCE-CLÉ [00 : 15 : 18 - 00 : 21 : 18]

Notre Tekoha. Quand le film se fait documentaire



Cette scène reproduit de manière très réaliste une *retomada* (image 1). La *tekoha* désigne la terre ancestrale à laquelle sont viscéralement liés les Indiens. Leur survie dépend de leur terre et notamment de la forêt (image 2).

Sinon c'est la déchéance et le désespoir marqué par les suicides. Une *retomada* est donc un acte de survie aux yeux des Indiens. Pour le fazendeiro, c'est un viol de sa propriété et une entrave illégale à son travail.

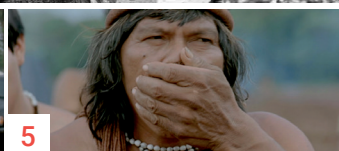
Comparer la scène avec un reportage sur une *retomada* réelle. **Rechercher** les points communs et les différences. *Pourquoi le réalisateur montre-t-il la peur de Dimas qui n'est pourtant pas indien ?*

SÉQUENCE-CLÉ [01 : 20 : 00 - 01 : 25 : 20]

À qui est la terre ? L'Histoire contre le papier

Qu'est-ce qui symbolise « l'Histoire » ? De quel papier s'agit-il ? Relever les arguments de Nadio et de Moreira. Quelle est la position des autorités ? (images 2 à 5) Cette scène relate l'histoire du cacique Guarani Kaiowa Marcos Veron, assassiné en 2003 au

Mato Grosso do Sul (image 1). Sa renommée est très grande et sa mémoire portée comme un étendard sur toutes les *retomadas* de la région. C'est lui qui a ramassé une poignée de terre devant les autorités venues l'expulser et qui l'a mangée.



Étudier la situation des populations amérindiennes au Brésil

Utiliser les ressources de Survival (Suppléments du DVD et site internet).

- *Le film montre-t-il une société métissée ?*
- *Comment se définit l'identité indienne ?*
- *Quels sont les métiers occupés par les Indiens ?*
- *Comment sont-ils considérés par les autres Brésiliens ? Par les touristes étrangers ? Par l'administration et la justice ?*
- **Expliquez** la répartition des Terres Indigènes au Brésil (carte). Pourquoi leur protection est-elle un enjeu global pour la région Amazonie ? Faire une recherche sur la terre Indigène de Raposa Serra do

Sol. Expliquer les enjeux conflictuels autour de cette terre.

· **Localiser** l'action du film. *Quelles sont les références à l'action de la FUNAI ?*

Rechercher ce qu'est la FUNAI et les différents jugements portés sur cette fondation.

FUNAI : la Fondation Nationale de l'Indien, est l'organisme gouvernemental brésilien établi en 1967 (Ministère de la Justice) qui élabore et applique les politiques relatives à la défense des droits des peuples indigènes. La FUNAI est chargée de répertorier, délimiter et cartographier les terres traditionnel-

lement habitées par les communautés indiennes. Mais la pertinence de son action est fortement débattue. Son rôle actuel est également d'empêcher que ces territoires ne soient envahis par les gens de l'extérieur. La politique de la FUNAI a été complètement modifiée depuis le début des années 1990, en rapport avec la Constitution de 1988. Désormais, au lieu d'entrer systématiquement en contact avec les groupes amérindiens de manière à les préparer à la coexistence avec « les Blancs », la doctrine consiste à isoler un périmètre

Activités pédagogiques

LE CHAMANISME

- *Comment le réalisateur montre-t-il qu'Oswaldo perçoit la présence des esprits (Angué, Nanderu) ?*
- *D'après le film, quelles sont les fonctions d'un chamane ? En quoi est-il important de collecter leur parole ?*
- **Faire une recherche** sur le chamanisme parmi les peuples amérindiens. En rechercher les points communs et les différences avec d'autres peuples du monde qui pratiquent le chamanisme.

LA MUSIQUE

- *Quels sont les différents types de musique qui accompagnent les scènes du film ?*
- *Que sont les maracas ? À quoi servent-elles ? Comment ont-elles été intégrées dans la musique brésilienne populaire ? Peut-on dire qu'elles symbolisent le métissage ?*
- *Quelles sont les scènes accompagnées par la musique sacrée baroque ? Quel point commun ont-elles en plus de la musique, comme thème ?*

Les Indiens Guaranis se mettent en scène pour les touristes en ouverture du film.



- **Faire une recherche** sur les missions jésuites en pays Guaranis entre 1650 et 1750. Que penser du système colonial des Jésuites ? (« missions » ou « réductions »)

UN FRONT PIONNIER

- **Rechercher** les images du film qui illustrent la notion de front pionnier. Les situer sur une carte du Brésil.
- *Quels sont les usages agricoles de la terre défrichée au Mato Grosso do Sul ?*
- **Faire une recherche** complémentaire sur la transformation du soja et de la canne à sucre.
- *Que pensez-vous de l'argument du fazendeiro Moreira selon lequel « il travaille pour que la terre soit productive, pour nourrir les gens » ?*
- **Élargir la recherche** aux États amazoniens : Rondônia, Para, à l'aide d'images satellitaires (type Google Earth) à différentes époques (années 80 à nos jours). · Montrer comment la forêt est défrichée depuis les axes routiers.

LA QUESTION DU CANNIBALISME / ANTHROPOPHAGIE

La pratique qui effraya les Européens voyant les Indiens Tupis consommer rituellement leurs propres morts et leurs prisonniers de guerre. En aucun cas il ne s'agissait d'assassinat pour cannibalisme mais cela permit de les rejeter parmi les « sauvages ». Cette « sauvagerie » est devenue une revendication de la singularité brésilienne au temps de la vision romantique puis moderniste

de la brésilianité. C'est ce que suggère le Manifeste anthropophage rédigé par Oswaldo de Andrade en 1928 : « de même que les Tupinambas étaient des cannibales, nous, Brésiliens, sommes des anthropophages culturels ; nous nous sommes nourris de plusieurs peuples et cultures qui restent en nous, mais dont nous avons fait quelque chose de neuf. » Le même Oswaldo de Andrade pose ironiquement la question : « Tupi or not Tupi ? » Un film méconnu en France présente cette pratique sous un jour amusé et primesautier, une sorte de vaudeville qui se termine par un festin inattendu pour l'amant, dans le contexte de la France Antarctique de Nicolas Durand de Villegagnon en 1555. **Qu'il était bon, mon petit Français !** De Nelson Pereira dos Santos, 1971 - **Como Era Gostoso o Meu Francês** (titre original) 1h 24min.

OSWALDO ET MARIA, UN AMOUR IMPOSSIBLE ? QUAND LE FILM RESTE UNE FICTION

Repérer les moments et lieux de rencontre entre ces deux jeunes. (Un téléphone portable pour le dieu Nanderu ; la leçon de conduite en moto ; l'amour à la plage ; le cri d'Oswaldo et la tristesse de Maria)

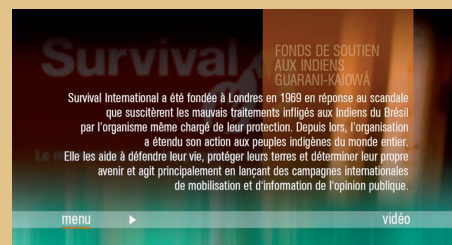
Relever ce qui les oppose. Relever ce qui les rapproche.

- *En quoi la jeune Maria a-t-elle une attitude différente de ses parents vis-à-vis des Indiens ?*
- *Quelle est l'intention du réalisateur en insérant cette histoire d'amour dans son film ?*

autour des zones dans lesquelles on peut présumer la présence d'isolés et à ne les rencontrer qu'au cas où un danger imminent les menacerait. Aujourd'hui, c'est l'une des cibles du président Bolsonaro, qui veut démanteler la FUNAI.

- **Faire une recherche** sur la réserve indigène de Jaragua, dans la mégapole de São Paulo. *Que dénoncent ses habitants ? Comment expliquer leur présence en pleine ville ?*
- **Faire une recherche** sur Ambrósio Vilhalva. *Quel rapport peut-on faire entre son histoire personnelle et le film ? En quoi son*

histoire est-elle le reflet des violences subies par les Indiens ? **Faire une recherche** statistique sur le phénomène des suicides chez les Indiens. *Comment peut-on l'expliquer ?*



Des références pour aller plus loin



Bibliographie

Ouvrages généraux

Depuis la « redécouverte » de ces populations par Claude Lévi-Strauss à partir des années 1930 (Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, collection Terre Humaine, 1955) se posent plusieurs questions fondamentales : comment considérer leur civilisation dite « primitive » avec un regard neuf et neutre, dégagé du colonialisme et de l'eurocentrisme ?

Comment comprendre ces populations, leur singularité culturelle et leur mode de vie si différent du modèle occidental ? Comment expliquer leur pensée, leur vision du monde ? De nombreux auteurs, ethnologues, anthropologues, philosophes ont poursuivi le travail de Claude Lévi-Strauss, parfois de manière très critique contre les concepts structuralistes de leur maître, comme Pierre Clastres (Pierre Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki*, Plon, collection Terre Humaine, 1977). D'autres auteurs poursuivent ce travail en combinant les approches d'ethnologie, d'anthropologie ou de géographie comme François-Michel Le Tourneau, *Les Yanomami du Brésil : Géographie d'un territoire amérindien*, Belin, 2010. Ouvrage très documenté qui explique comment ce peuple se définit par rapport aux

civilisations qui l'entourent. Reconnue et homologuée en 1992, la Terre indigène Yanomami (TIY) couvre 96 650 km², dans l'extrême nord du Brésil. C'est le plus grand territoire homogène des Amérindiens ; on estime sa population à quinze mille personnes.

Ce sont aujourd'hui des chercheurs comme Philippe Descola, Directeur du laboratoire d'anthropologie sociale fondé par Claude Lévi-Strauss (Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005) ou encore l'anthropologue américain Eduardo Kohn (*Comment pensent les forêts*, Zone Sensible, 2017) qui poursuivent ce travail et mettent en évidence l'extraordinaire capacité des Indiens d'Amazonie à vivre en osmose avec la nature et nous permettent de reconsidérer la « nature humaine ».

Sur le Brésil

- Frédéric Louhaut et Olivier Dabène, *Atlas du Brésil, Promesses et défis d'une puissance émergente*, Autrement, 2018.
- Martine Droulers, *Brésil : une géohistoire*, PUF, 2001.
- Bartolomé Benassar, *Histoire du Brésil*, Fayard Collection Pluriel, 2014.

Filmographie

Le Chant de la forêt

Un film de João Salaviza, Renée Nader Messora Brésil & Portugal, 2018. Ce soir, dans la forêt qui encercle ce village au nord du Brésil, le calme règne. Ihjã, un jeune indigène de la tribu Krahô marche dans l'obscurité, il entend le chant de son père disparu qui l'appelle. Il est temps pour lui d'organiser la fête funéraire qui doit libérer son esprit et mettre fin au deuil. Habité par le pouvoir de communiquer avec les morts, Ihjã refuse son devenir chamane. Tentant d'échapper à son destin, il s'enfuit vers la ville et se confronte alors à une autre réalité : celle d'un indigène dans le Brésil d'aujourd'hui.

Ressources en ligne

<http://journals.openedition.org/eps/5859>

François-Michel Le Tourneau, « En marge ou à la marge ? les populations amérindiennes du Brésil », Espace populations sociétés [En ligne], 2014/2-3 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2014. Un article synthétique sur la situation démographique et sociale des populations amérindiennes au Brésil et sur la difficulté de les définir et de les dénombrer.



<https://www.cairn.info/revue-Annales-2002-5-page-1323.htm>

Luiz Felipe de Alencastro, « L'histoire des Amérindiens au Brésil » dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales* 2002/5

<https://www.survivalinternational.fr/actu/9803>

L'ONG Survival International est un partenaire de la réalisation du film *La Terre des Hommes rouges*.

<http://raoni.com/biographie.php>

Le site du cacique Raoni.

<https://www.franceculture.fr/emissions/de-cause-a-effets-le-magazine-de-lenvironnement/bresil-de-bolsonaro-le-nouvel-ordre-face-aux-gardiens-de-la-terre-mere>

Une des nombreuses émissions du groupe Radio-France

Ciné-Dossiers

- Même la pluie
- Casa Grande

Le chef Raoni par Floc'h



Ciné-dossier rédigé par Alain Charlier, professeur d'histoire-géographie, membre du groupe pédagogique du Festival du film d'histoire. Avec la relecture attentive de Jacky Picard, docteur en géographie, professeur d'histoire-géographie.